

dirige lui assuraient, pour 1889, les suffrages de tous ses collègues, parmi lesquels, chose assez rare, ses concurrents ont été les plus empressés. Sa nomination est un hommage rendu à la Chambre syndicale des instruments de musique dont il est, depuis la fusion, le très honorable président.

M. A. Lecomte, chevalier de la Légion d'honneur, n'avait pas été désigné par le syndicat dont il est cependant un des membres les plus sympathiques, nous serions bien embarrassé de dire pourquoi; peut être parce qu'il a été empêché d'assister à nos dernières réunions? Mais à coup sûr nous faisons le meilleur accueil à sa nomination très justifiée par sa notoriété, par son succès à l'Exposition de Melbourne en 1881, et par l'importance de l'exposition des instruments à vent dans la classe XIII.

M. Ruch aurait sans doute été désigné par les suffrages de ses collègues si un autre facteur n'avait été présenté; cette candidature n'était pas dans les termes du décret du 27 mars et elle ne put aboutir bien qu'elle fut appuyée par la Chambre syndicale. Les brillants succès qu'a obtenus M. Ruch dans les dernières grandes expositions, l'importance des produits qu'il a exposés et la légitime considération dont il est entouré, le désignent au choix du ministre; les exposants ne manqueront pas de l'approuver.

Les personnalités des jurés supplémentaires ne nous sont pas moins sympathiques.

M. Emile Descombes occupe un rang très distingué dans l'enseignement musical du Conservatoire.

M. Dumoustier de Frétilly est un amateur de musique bien connu des exposants qui, en 1889 comme en 1878, ont trouvé en lui un organisateur très dévoué à leurs intérêts: sa candidature avait également reçu l'appui des Chambres syndicales.

M. Salvayre est l'un des compositeurs les plus connus de la jeune école; le *Bravo*, le *Fandango*, la *Dame de Montsoreau* lui ont conquis l'estime et la sympathie du public.

Les opérations du Jury international commenceront le 12 juin. La séance générale d'inauguration sera présidée par M. Tirard, président du conseil des ministres. Elle aura lieu au Palais du Trocadéro. M. G. Berger expliquera au cours de cette séance comment le Jury devra procéder à ses opérations et dresser la liste de ses propositions pour les récompenses. Ensuite les Jurys constitueront leurs bureaux et commenceront leurs opérations. Nous avons entendu bien des projets concernant le mode d'opération, nous sommes convaincus qu'ils aboutiront à un règlement de nature à assurer la régularité et l'excellence des travaux, et que les résultats ne soulèveront aucune critique justifiée.

E. M.

N. B. — Nous apprenons que très probablement le Jury s'adjoindra un ou plusieurs experts; l'importance de l'exposition des pianos exige que cette mesure soit prise et le choix est tout indiqué par le vote des chambres syndicales.

## LA CLASSE XIII

Cette fois le Jury est nommé et nous avons fait connaître sa composition. Il fallait bien que l'*Officiel* parlât pour que les retardataires se décident à compléter leur exposition; cependant nous ne sommes pas bien sûrs d'être exacts en disant qu'aujourd'hui tout le monde est sous les armes. Ce qui est certain, c'est qu'il se fait dans notre classe un vacarme épouvantable qui justifie ce que Théophile Gauthier disait de la musique: « c'est le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits. » L'auteur de *Fortunio* n'avait sans doute jamais entendu que le bruit d'une Classe XIII quelconque, de 2 à 5 heures du soir. Est-il possible de faire cesser ce dévergondage? Tous les exposants le demandent et M. de Frétilly assure qu'il y mettra ordre aussitôt qu'il sera saisi d'une pétition en bonne forme. Que notre aimable organisateur n'attende pas davantage, nous sommes chargés des vœux de tous les facteurs et nous attendons un règlement qui laisse à chacun la possibilité de faire valoir ses produits. Nous aurons, peut-être un peu plus de calme, mais il faut bien dire que la seule classe de l'Exposition où le silence soit dans le programme a précisément été placée

pour n'en avoir jamais; les instruments mécaniques, les orchestrons surtout ne sont pas seuls coupables, mais cette galerie est le grand passage qui, des jardins intérieurs conduit à la rue du Caire et pour guider la foule, depuis quelques jours la Classe XIII reste ouverte et éclairée jusqu'à 11 heures. Quel drôle d'endroit pour mettre des instruments de musique et pour les faire entendre.

Mais nos récriminations ne peuvent hélas! rien changer à ce fâcheux emplacement; revenons donc à nos exposants: la vitrine de la maison Besson est terminée, elle est fort belle, tous les instruments sont en argent ou argentés et ornements de riches gravures, les amateurs pourront s'offrir de jolis souvenirs de 1889 et dans quelques mois cette remarquable collection sera dispersée aux quatre coins du monde.

M. Sudre, arrivé bon dernier, complète cette importante exhibition d'instruments à vent et ses larges pavillons attestent que l'industrie moderne sait soumettre le cuivre à toutes les exigences.

Nous aurions encore bien à dire et plusieurs maisons à signaler; les instruments Arban-Bouvet attireront l'attention du Jury, ceux de M. Chaussier, tous construits en ut, nous les entendrons quand viendra la Dijonnaise qui jouera au Trocadéro et dans les kiosques de l'Exposition. Les cors de M. Pettez-Muffat réveilleront quelque jour les échos du Champ-de-Mars.

Mais nous devons nous consacrer aux instruments à claviers et en faire une rapide revue décorative en attendant que nous abordions la facture proprement dite.

Toutes les housses ont disparu, tous les pianos sont là à bien peu de chose près et il y en a beaucoup de très beaux, les facteurs se sont surpassés.

La maison Erard expose un grand piano à queue avec pédalier, quatre autres pianos à queue de différents modèles dont un piano Louis XVI avec de très belles marqueteries de Chevetel et des cuivres dorés; c'est l'instrument le plus coquet et le plus gracieux que l'on puisse voir, aussi a-t-il un grand succès. Parmi les pianos droits il y en a un du plus joli style Renaissance avec une peinture en panneau d'un effet charmant. Les pianos en palissandre sont vernis sans aucune teinte, les bois bien choisis apparaissent dans toute leur richesse; nous souhaitons bien vivement que cet exemple du meilleur goût soit imité par toute la facture, ce ne sont pas les acheteurs qui s'en plaindront. Cinq harpes de différents styles et d'une exécution irréprochable viennent animer cet ensemble remarquable; jamais rien de plus beau n'est sorti de la maison de la rue du Mail et son habile chef a fait grand honneur à l'Exposition de 1889, nous l'en félicitons.

L'estrade de la maison Pleyel, Wolff et Co a reçu une importante collection d'instruments variés dans leur style et d'un très grand intérêt.

Le grand piano à queue de concert placé sur un pédalier domine tout cet ensemble; à côté un beau petit piano à queue vernis Martin sur fond vieil or, plus loin un instrument semblable en palissandre poli avec marqueteries de Chevetel, puis un piano de vente courante en palissandre verni. Enfin viendra un clavecin.

Les pianos droits sont en nombre considérable; outre celui qui a reçu les peintures de Tony-Faivre et dont nous avons déjà parlé, on remarque un joli instrument décoré aussi en vernis Martin sur fond vieil or, un autre en palissandre verni et là encore nous trouvons la marqueterie Chevetel; à côté un piano noir gravé, plusieurs autres en palissandre et deux petits instruments d'enseignement dits: *pianos scolaires*. Il y a ensuite des spécialités très intéressantes, un piano avec table pour écrire, dit piano Compositeur; puis un à clavier mobile se relevant et faisant un instrument réduit et capable de passer dans les escaliers les plus étroits. Enfin la maison Pleyel a voulu établir un point de repaire qui permette de constater sa marche ascendante; à côté de ces beaux instruments elle a placé un piano construit en 1836, c'est-à-dire il y a 53 ans; il est très bien conservé, c'est un petit vieillard au milieu de ses grands enfants. Toute cette famille est très remarquable, les jeunes sont dignes des ancêtres, mais ce qui est vrai pour les pianos l'est plus encore pour les chefs et c'est à M. G. Lyon qu'est réservé l'honneur très prochain de frapper le n° 100.000 sur ses pianos! Ce sera le Jubilé de la maison Pleyel et de la facture française qui marche absolument en tête de la

production universelle puisqu'elle seule atteindra demain ce chiffre lumineux.

La maison Henri Herz a de beaux instruments, nous avons remarqué un piano à queue en bois noir poli avec meulures sculptées, qui est du meilleur goût.

M. Gaveau expose un choix important; on y constate l'objectif du facteur qui a tenu à bien montrer sa fabrication courante si recherchée aujourd'hui. Voici trois pianos à queue dont un grand de concert, un de salon à cordes croisées et un autre à cordes parallèles.

C'est dans les pianos droits que nous trouvons les meubles riches, un en citronnier ondé et un autre en palissandre, tous deux ornés des élégantes marqueteries de Chevetel. Il y a aussi un piano avec panneaux en cristal, ce qui permettra aux visiteurs de juger la construction intérieure, puis six pianos droits de différents modèles viennent terminer cette importante exposition.

Nous remettons à quinzaine pour rendre compte des jolis pianos sortant de la maison Bord, il n'y a encore sur l'estrade que quatre modèles droits, mais les pianos à queue vont venir et nous parlerons du tout à la fois; on nous annonce des instruments très remarquables.

M. Gouttière, chef actuel et successeur de la maison Elcké, a procédé de même que M. Gaveau; ce sont des pianos de vente courante que nous trouvons dans cette intéressante installation, cependant nous remarquons deux pianos en palissandre et noyer cirés qui sont du meilleur goût.

Chez M. Ruch, nous trouvons un véritable musée contenant les plus jolis spécimens de l'ébénisterie moderne. D'abord un très joli piano à queue de salon Louis XV, décoré en vernis Martin, les peintures en sont très artistiques et du meilleur goût, l'autre piano à queue est en palissandre, vernis clair très bien réussi.

Voici le détail des pianos droits:

Un piano Louis XVI acajou moucheté et meulures en cuivre ciselé, très gracieux, très élégant, d'une ordonnance parfaite, on ne saurait mieux faire.

Un autre piano Louis XVI meuble en bois noir poli, très bonne exécution.

Un beau modèle style Louis XIV en noyer frisé; le dessin de cette pièce est très réussi et le choix du bois est des plus heureux, c'est une véritable trouvaille.

Un autre modèle Henri II, palissandre frisé; à côté les spécimens très artistiques des satinés entourés de bois de violette et d'amarante et la pièce en citronnier relevée aussi de filets en bois d'amarante, de frises en violette et enjolivée de ces dessins de marqueterie dont M. Chevetel a seul le secret et qui sont un des succès de l'exposition. Tous nos compliments à M. Ruch, notre sympathique membre du jury, ses pianos sont traités avec un art infini et font l'admiration des nombreux visiteurs qui s'arrêtent devant son estrade.

La maison Amédée Thibout a un beau piano droit en houle avec de fines sculptures en cuivre, les autres instruments, dont deux pianos à queue, sont aussi très bien présentés.

M. Mario Lévy — Maison Philippo-H. Herz — a deux beaux pianos à queue et parmi les pianos droits, nous remarquons un bois noir poli avec de riches sculptures, un autre bois noir plus simple mais très élégant et un palissandre ciré et très bien frisé.

M. Didion, de Nantes, a exposé quatre très beaux pianos et nous montre aussi, qu'en Bretagne on sait faire de très jolies choses.

Il y a encore beaucoup d'instruments sur lesquels nous voudrions nous arrêter, nous citerons ceux de MM. Focké, Victor Pruvost, Lafontaine, Klein, Henri Pruvost, Frantz, Burckhardt et Marqua, Danti, Gervex, Jeanperit, Lary, Burgasser et autres dont nous reparlerons plus tard, si, bien malgré nous, nous avons fait quelques oublis. A quinzaine aussi pour les orgues et harmoniums et pour les belles vitrines de la fourniture générale si brillamment représentée à l'Exposition.

E. MANGEOT.

## THÉÂTRES ET CONCERTS

La Musique et l'Exposition. Les Concerts Italiens à la Gaité.

Sans se soucier de la place qu'elle aurait dans cette immense manifestation de l'intelligence et du travail,

sûre peut-être (la coquette!) qu'elle y garderait un bon rang; sans rancunes comme sans jalousie, la France a convié tous les peuples à montrer à un public soucieux du progrès de toutes choses les résultats acquis dans ces dernières années. — Je n'ai aucune compétence pour dire si la métallurgie française est au-dessus de la métallurgie anglaise, ni si les majoliques italiennes sont supérieures aux majoliques françaises. — Ce que je sais, c'est que pour les majoliques, comme pour la métallurgie, comme pour l'agriculture, comme pour l'ameublement, il y a dans notre merveilleuse Exposition la faculté pleine de faire d'intelligentes comparaisons. — Ce n'est pas une Exposition, c'est mieux, c'est un vaste et universel concours: Je puis passer de la peinture russe aux peintures autrichienne, belge, et comparer; je puis passer des terres émaillées belges aux poteries anglaises et décerner un prix selon ma conscience; or, cela m'est impossible à faire pour la musique et je me permets de signaler au gouvernement une grosse lacune (la seule peut-être) qu'il faudra combler aussitôt qu'on le pourra faire (ce ne sera pas avant 1900, rassurons-nous; les idées qui font leur chemin dans notre beau pays de France vont lentement). J'aurais voulu que dans un même concert, or me fit entendre des fragments de symphonies espagnole, russe, allemande, italienne, anglaise et française; j'aurais voulu pouvoir me rendre compte en trois heures de temps des tendances artistiques de ces différents pays, savoir si leurs manifestations musicales, si leurs compositions étaient en rapport avec l'idée que je me fais de leurs tempéraments divers et si enfin, de même qu'on juge les goûts d'un peuple sur sa cuisine, sa toilette ou ses équipages, on pourrait statuer hardiment sur le caractère de ce peuple en entendant sa musique.

Cette jouissance supra-artistique m'est refusée et pour établir ce tableau synoptique il me faut courir aux quatre et aux six coins de l'Exposition et même aller un peu au dehors, très loin, c'est-à-dire dans Paris même pour satisfaire une curiosité qu'apprécieront seuls les dilettantes.

De musique espagnole, je n'ai entendu que d'affreux *boleros* dans des *Bodegas* quelconques — ce n'est évidemment pas cela qu'il faut compter, comme la représentation de l'Espagne musicale. — De musique hongroise, je n'ai entendu que des farceurs qui ont inondé Paris dans ces dernières années et d'autres (des frères venus de là-bas, pensant que le métier, ici, serait bon) qui ont infesté les cafés de l'Exposition n'ayant pour talent que celui très mince de traîner outre mesure la première note de chaque morceau (quel que soit son caractère) puis de fumer entre chaque *Waltzer* ou *Alla polacca* d'énormes cigares, ce qui nous donne une très haute idée de la Hongrie... au point de vue du tabac, mais non au point de vue de la musique. — J'ai entendu des musiciens tunisiens, marocains, chinois; c'étaient tous ou presque tous de pauvres diables venus ici, non pour l'amour ni l'orgueil de leur pays mais pour la course à la pièce blanche. — Plaise à Dieu qu'ils en aient beaucoup et qu'ils s'en retournent bien vite! Rien dans tout cela qui pût m'intéresser. — Pour comble de malheur, le gouvernement a organisé des concerts officiels dont deux déjà ont eu lieu avec les orchestres Colonne et Lamoureux où il était bien convenu qu'on ne jouerait que de la musique française. — Pourquoi?

J'ai donc éprouvé une sensation délicieuse quand j'ai vu M. Sonzogno annoncer, au théâtre de la Gaité, des concerts de musique italienne. — Le premier de ces concerts a eu lieu jeudi dernier 6 juin — Je ne parlerai pas de *L'Aria di Chiesa* de Stradella que j'ai eu pourtant le plaisir d'entendre une fois dans le texte, c'est-à-dire avec les vraies notes, les vraies nuances et non avec les petits changements qu'on y apporte en France. — Je passerai aussi sur la célèbre *Gavotte* de Lully dont le chef d'orchestre (M. Mugnone à qui je reconnais un grand talent) a complètement dénaturé les mouvements et partant le caractère, et j'arrive de suite à l'admirable *Symphonie* de M. Franchetti, qui est un moderne, un contemporain et dont je suis étonné de ne pas voir le nom figurer, l'hiver, sur les programmes de MM. Colonne et Lamoureux.

M. Franchetti est un Vénitien riche qui, de bonne heure, enlaid par cette superbe passion de la musique, quitta son père qui lui refusait son appro-

bation et alla à Munich pour y apprendre les secrets de l'École allemande. — Pendant deux années, je crois, il fit quelques dettes à son père qui n'a que 120 millions de fortune, le pauvre!! et il donna au public quelques œuvres d'un grand mérite qui sont très cotées partout ailleurs qu'en France, où hélas! nous avons de merveilleux artistes, mais pas de public pour suivre et goûter leurs productions (à moins pourtant qu'ils n'aient le courage de se faire interpréter par Paulus).

La symphonie de M. Franchetti est curieuse en ceci que l'auteur n'a rien perdu de sa fougue native et qu'il s'est assimilé avec un rare bonheur, les bons procédés de l'École allemande. — La phrase est par instants de Verdi, le dessous est souvent de Schumann. Je ne sais pas de plus bel éloge à faire à M. Franchetti et quoique *L'Allegro* de sa symphonie ait plutôt la coupe et l'allure d'une ouverture, quoique de ci, de là, son rythme tombe un peu dans la banalité, la sonorité est pleine; la phrase de cor qui débute (admirablement exécutée d'ailleurs par M. Reine de l'Opéra) et tout le développement qui en résulte, le contre-point des violons soutenu par des attaques de trombones et jusqu'à l'*accelerando* de la fin, tout est net, franc, précis: on sent un homme qui avait, quelque chose à dire et qui a su le dire. — C'est clair, c'est un ciel d'Italie violent, empourpré, mais atténué par d'adorables grisailles allemandes. — J'ai pris le plus grand plaisir à l'audition de cette symphonie qu'il faudrait écouter plusieurs fois.

L'*Andante* qui suit débute par une phrase de très longue haleine qui, malheureusement, se perd dans les nébulosités de l'école dont M. Franchetti est le fervent disciple.

Je ne dirai rien du *Scherzo* à 3/4 qui suit l'*Andante* pour cette raison très majeure que je ne l'ai pas entendu. Or, savez-vous pourquoi je ne l'ai pas entendu? — Parce qu'on ne l'a pas joué et savez-vous pourquoi on ne ne l'a pas joué? — Parce qu'il n'est pas — paraît-il — du goût de M. Mugnone, le chef d'orchestre.

Inclinons-nous!! — Après celle-là, il faut tirer l'échelle.

Que diriez-vous d'un chef d'orchestre français qui supprimerait dans la *Damnation de Faust* par exemple, la marche de *Rakoczy* sous prétexte que ça n'est pas de son goût... ???

N'insistons pas.

La symphonie de M. Franchetti se termine par un *Allegro vivace* dont le thème initial dit d'abord par les violons, puis repris en canon par l'orchestre entier sert finalement de contre-point à un *choral* dit par les cuivres qui est très large et du plus imposant effet. — A part quatre ou cinq mesures de contre-temps entre les basses et les violons sur une phrase de cor qui reste vulgaire au delà de toute expression, je n'ai que des louanges à adresser à l'auteur qui est un maître et au chef d'orchestre qui — s'il est sans gêne avec ceux qu'il interprète — est rempli de conviction et de talent.

Le *Dolce Sogno* (doux songe) une rêverie de M. Bolzoni, chef d'orchestre à Turin, est d'un joli sentiment.

La *Gavotta* en si-bémol mineur de Sgambati est tout ce qu'on vaudra, surtout une marche mais pas du tout une *Gavotte*. — Le *majeur* en si bémol qui coupe le morceau en deux et qui est intitulé *Musette* est surtout du plus déplorable effet.

Il est juste d'ajouter que ce morceau est moins brillant à l'orchestre qu'au piano pour lequel il est écrit; il comporte un côté imitatif intéressant, mais précisément parce qu'il est très pianistique, il était difficilement orchestrable et M. Mancinelli, malgré toute son habileté d'arrangeur et sa connaissance des timbres, n'est arrivé qu'à un piètre résultat.

Heureusement, nous connaissons de M. Sgambati d'autres œuvres qui justifient sa grande renommée.

En somme, le concert a été très intéressant et je supplie M. Sonzogno artiste d'oublier M. Sonzogno, éditeur et de laisser dans sa maison de commerce les *Scarlatti* et les *Cimarosa* (dont je ne médis certes pas) mais que les Français connaissent aussi bien que lui et de nous faire connaître les maîtres de l'Italie moderne dont M. Franchetti est le digne porte-drapeau.

BRUMENT-COLLEVILLE.

L'Opéra a repris *Patrie*, de MM. V. Sardou et Gallet, musique de M. Paladilhe: Dolorès, Mme Dufranc; Raïa, Mme Bosman; Rysoor, M. Lassalle; Karloo, M. Duc; le duo d'Albe, M. Plançon.

D'accord avec MM. Ritt et Gaillard, les auteurs ont décidé de supprimer entièrement, pour cette reprise, le dernier acte, qui se passait dans la chambre de Dolorès.

Le dénouement a lieu désormais dans le décor de l'Hôtel de Ville: Dolorès arrive avec Raïa, à la suite du duo d'Albe, et celui-ci, en faisant grâce à Karloo, nomme lui-même la délatrice; et tandis que les conjurés sont conduits au supplice, Karloo poignarde Dolorès, puis s'élançait au milieu d'eux pour partager leur sort.

La semaine dernière, dans *Roméo et Juliette*, M. Cossira assumait la lourde tâche de succéder à M. Jean de Reszké, qui avait seul tenu, pendant les quarante-trois premières représentations, le rôle de Roméo.

Malgré le redoutable souvenir de son devancier, M. Cossira, grâce à sa jolie voix et à ses qualités de chanteur et de comédien, a su obtenir un très grand succès.

Avec Mlle Eames, toujours fort goûtée dans le rôle de Juliette, M. Plançon, Mlle Agussol, MM. Delmas, Muratet et Martapura, le chef-d'œuvre de Gounod garde une magnifique interprétation et reçoit du public le chaleureux accueil des premiers jours.

A la Renaissance, on a donné la *Tour de Babel*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Pierre Elzéar et Auguste Paër, musique de M. Fauchey. Principaux rôles: Hélie, Mme Nixau; Colombe, Mme R. Lemonnier; Ephel, M. Léonce; Olivier, M. Larbaudière.

Il est bien regrettable que M. Marius Carman, compositeur belge, n'ait pu réussir dans sa tentative. Ce musicien avait perpétré la musique de cette pièce et le dédaigneux directeur ne voulant pas l'accepter, confia le livret à M. Fauchey; indigné, M. Carman voulait que les artistes et les spectateurs de la Renaissance fussent dispersés par la force armée, mais la justice française à laquelle il s'est adressé lui a refusé cette satisfaction.

M. Carman vous êtes vengé et nous sommes à plaindre! Cette pièce est d'une incohérence qui défie toute critique. Pauvres artistes! malheureux public! Heureusement trois jours après, cette tour s'est effondrée tout à fait.

Aux Bouffes-Parisiens, pour l'inauguration de la direction de M. Oscar de Lagoanère, on a repris le *Droit du Seigneur*: Mmes Théo, Saint-Laurent, Maurel; MM. Piccaluga, Montrouge.

Le *Droit du Seigneur*! Le titre seul en dit le sujet. Il s'agit d'une jeune vilaine sur laquelle un baron veut exercer son privilège; mais un duc, son suzerain à lui, prétend lui dérober ce droit à son profit.

Heureusement, la jeune femme échappe à ce double danger, grâce à des révélations au sujet de sa naissance qui peuvent faire honneur à l'invention imaginative des auteurs, mais n'ont pas précisément le mérite de la nouveauté.

Le *Droit du Seigneur*, représenté pour la première fois sur le théâtre Beaumarchais le 13 décembre 1878, eut alors un certain succès dû en partie à la musique agréable et légère de M. Vasseur. Quelques morceaux, applaudis à cette époque, ont été encore hier soir, notamment: les couplets du coquelicot, la légende des Ancêtres, la jolie valse du second acte, un trio et les couplets de la chasse.

La principale attraction de la pièce était la rentrée de Mme Théo. Elle a mis dans ce rôle de Lucinette ce charme et ces mines qui lui sont propres; M. Piccaluga chante toujours fort agréablement. M. Montrouge est toujours amusant. Mais ce n'est pas encore cette reprise qui fera le vide autour de la Tour Eiffel.

Depuis quelques jours l'affiche des Bouffes-Parisiens s'est corsée de *Figarello*, opéra-comique en un acte, de MM. Charles Grandmougin et Jules Méry, musique de M. J. Clérico. Quand nous disons corsée!

La Porte-Saint-Martin, plus heureuse, vient d'obtenir un grand succès avec *Mamzelle Piquou*; pièce militaire à spectacle, en cinq actes et huit tableaux, de